

Éros filmé de dos

Sébastien Lévesque

Souveraineté

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (2016). Compte rendu de [Éros filmé de dos]. *Liberté*, (310), 69–69.

Éros filmé de dos

Le profil Amina donne corps au mensonge.

SÉBASTIEN LÉVESQUE

L'OCCASION semblait rêvée et l'événement, de choix. Pensez-y : caméras portatives et téléphones utiles, témoins de la naissance d'un peuple qui refuse massivement la tyrannie d'un homme, Bachar Al-Assad, et de sa suite; prises de parole populaires relayées notamment par les mal nommés « réseaux sociaux », devenus foyers de contre-information efficaces; et ce blogue intrigant (*A Gay Girl in Damascus*) tenu par une certaine Amina, militante arabe et lesbienne au risque de sa vie.

Le profil Amina, réalisé par Sophie Deraspe, propose de suivre le fil prometteur de ce rare événement populaire et médiatique en investiguant davantage la fausseté sur laquelle sera bâtie ce site *in Damascus*, l'évanescence du personnage d'Amina et la relation virtuelle dans laquelle elle s'engage avec Sandra, blogueuse montréalaise d'origine française. Et si le film semble traiter différentes questions – imposture, vérité, fétichisation – retrouvées ailleurs chez Deraspe, il ne fait que caresser l'essentiel, et encore, le fait-il de manière « perverse » (terme précisément utilisé par Sandra). La question politique, pourtant centrale, cédera le pas à d'autres, dont celle-ci : dans quelle joute de séduction pour le moins ambiguë tente-t-on de nous engager, au péril de ce qui demeure de première importance? Là-dessus, si le film ne le fait pas, il faut pourtant s'expliquer.

Peut-être doit-on d'abord distinguer la proposition principale du film de l'événement lui-même. Tous deux interrogent un certain degré de notre croyance, mais de manière diamétralement opposée. L'événement, c'est un blogue plutôt actif (2180 abonnés, 112 jours) tenu par une militante plutôt jolie, en terre de Syrie. L'événement, c'est qu'un grand journal (*The Guardian*), réputé et estimé, relayera ce blogue et lui permettra de rayonner partout

sur la toile, en lui offrant une couche supplémentaire de légitimité et de respectabilité journalistiques. L'événement, c'est que ce vernis cache l'œuvre d'un faussaire (un certain Thomas McMaster) – Amina est son invention – et que les médias ont cédé promptement aux sirènes du scoop sexy. L'événement, enfin, c'est l'empressement avec lequel nous croyons sans voir, avec lequel nous suivons, sans les interroger, ces histoires formatées, habile mise en récit

contaminant tout : finance, journalisme, publicité, cinéma documentaire, etc.

Assis devant l'écran où est projeté *Le profil Amina*, on comprend que l'événement, outre la tragédie syrienne, c'est aussi la violence de notre hypocrisie kitsch et un peu niaise face à ces forces identificatoires, de notre désinvolture devant le politique. Si l'un et l'autre se jouent de véracité et de mensonges, le film le fera surtout par racolage. Résultat, côté spectateur, entre ceux qui ont cru jusqu'au bout et ceux qui ont révélé le subterfuge : le politique de l'événement, qu'il soit syrien ou lesbien, est étouffé, travesti, liquidé. Inconscience (un réflexe, on ne s'en rend plus compte) ou inconsistance (faut ce qu'il faut pour se rendre à Sundance)? Toujours persistera un paradoxe : cette peuplade web qui appuie un vrai peuple naissant, peuple en sang dans les rues de Damas, ne peut le faire sans une certaine crédibilité, mais acquise au prix d'avatars et de profils plus ou moins bidons.

On donnera alors raison à ce jeune militant syrien : Al-Assad a gagné. Et la perversion médiatique aussi, laissant Éros esseulé, appauvri. Parce que c'est là que blesse le bât, ce que les hourras et les vivats des chroniqueurs ont esquivé : le film donne corps au mensonge, il fait corps avec l'usurpation. Dès les premières images, malgré l'approximatif de la mise au point, tout est clair. On distingue le corps d'une femme anonyme, filmée moins de profil que de dos, et qui

viendra se substituer à l'absence de celui d'Amina absente. Et plutôt que de la traquer, de tenter de saisir la complexité de ce hors-champ, le film n'aura de cesse de l'évacuer, voire de le combler par tant d'effets coquins, érotisants, suggérés par un faux mannequin flouté, puis par une vraie blogueuse flouée, reconduisant là un orientalisme XIX^e siècle, style chromo, le plus éculé qui soit.

Abandonnant l'événement politique, on passe au drame intime comme mauvaise thérapie médiatique entre deux insatisfaits, désirs étrangement couplés d'une lesbienne trahie et d'un écrivain frustré. Lui, Thomas, aura été béni par d'incroyables circonstances favorables à son récit d'une Amina créée de toutes pièces. Elle, Sandra, personnage-clé d'un abandon sans failles, ouvrant la voie sexuelle qu'exploite sans gêne le film pour mieux titiller son auditoire. Le corps qu'on nous offre en l'absence d'Amina, c'est celui auquel la toile nous a habitués, corps vidé parce que disloqué, aux multiples parties interchangeables, entre tête et cul, entre visage et nom, entre nuque et voix, jamais réunis. Porno *cheap*.

L'événement, c'est l'empressement avec lequel nous croyons sans voir, avec lequel nous suivons, sans les questionner, ces récits formatés.

Si l'on en restait là, aux petits jeux folichons permettant de meilleures transitions au montage, ce ne serait pas si grave; ce serait un film volatile et volage, un de plus. Même devant le face-à-face ultime entre traître et victime – insupportable –, on dirait : passe. Cependant, le film occulte en lui tournant le dos ce qui sévit toujours, dans le noir du hors-champ médiatique. Nos deux protagonistes pleurnichent sur leurs humiliations respectives, alors que pères, mères, amants et militants crèvent eux-mêmes ou veillent leurs morts, que la vraie Razan, toujours détenue, demeure éclipsée par cette fausse Amina et tout ce contingent d'egos blessés. Et que l'on recouvre, finalement, une nudité d'actrice pour signifier la mort symbolique d'Amina, appuyée en contrechamp des larmes de Sandra, et que l'on juxtapose ce rituel aux images des corps de résistants syriens sacrifiés, ce n'est plus seulement contestable (lecture douce, polie), mais assurément méprisable (lecture dure, justifiée). **L**